

CATHERINE PERRIN

LA FRONTIÈRE DE LA DOULEUR

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532659

Dépôt légal : juillet 2026

Grandir sans qu'on me dise « je t'aime »

Après la Seconde Guerre mondiale, la France se retrouva face à une crise du logement d'une ampleur jamais vue. Les bombardements, les combats et les destructions avaient laissé derrière eux des villes entières en ruines. Des quartiers entiers avaient disparu sous les gravats. Des milliers de maisons étaient devenues inhabitables.

Des familles vivaient alors dans des conditions extrêmement précaires. Certaines étaient contraintes de partager de petits appartements à plusieurs générations. D'autres s'installaient dans des baraquements provisoires, des cabanes de fortune ou d'anciens bâtiments militaires abandonnés. Le manque de logements était tel que beaucoup de personnes attendaient des années avant d'obtenir un toit digne de ce nom. Faute de logements disponibles, plusieurs générations se retrouvaient entassées dans de petits appartements déjà trop étroits, où l'intimité n'existait plus et où le quotidien devenait une lutte constante pour simplement trouver un peu d'espace pour vivre, dormir ou même respirer. Les cuisines étaient partagées, les lits improvisés, et les nuits souvent courtes, rythmées par les allées et venues des uns et des autres.

D'autres familles, encore plus démunies, n'avaient d'autre choix que de s'installer dans des baraquements provisoires, construits à la hâte avec des matériaux fragiles, laissant passer le froid en hiver et la chaleur étouffante en été. Certains vivaient dans des cabanes de fortune faites de planches récupérées, de tôles rouillées ou de morceaux de tissus, tandis que d'anciens bâtiments militaires abandonnés, mal isolés et insalubres, étaient réquisitionnés pour accueillir ceux qui n'avaient nulle part où aller.

Dans ces lieux, les conditions de vie étaient extrêmement difficiles : l'humidité s'infiltrait partout, les installations sanitaires étaient souvent inexistantes ou collectives, et l'accès à l'eau courante restait limité. Les enfants grandissaient dans cet environnement instable, jouant entre les décombres et les terrains vagues laissés par les bombardements. Sans toujours mesurer le danger, ils transformaient ces ruines en terrains d'aventure, au milieu d'obus, de grenades ou de mines qui n'avaient jamais explosé. Chaque jeu pouvait alors se transformer en drame. Pendant ce temps, les adultes tentaient, avec un courage silencieux, de reconstruire une existence malgré l'incertitude permanente et les blessures encore vives de la guerre. Le manque de logements était tel que de nombreuses familles attendaient des années avant d'obtenir un logement digne de ce nom. Les listes d'attente s'allongeaient, les démarches administratives étaient longues et complexes, et l'espoir d'un véritable foyer semblait parfois lointain. Pourtant, malgré cette précarité, beaucoup gardaient une détermination remarquable, convaincus que leurs sacrifices finiraient par offrir à leurs enfants un avenir plus stable et plus digne.

Face à cette urgence, l'État français décida d'agir rapidement. Dès la fin de la guerre, un immense effort de reconstruction fut lancé. Les pouvoirs publics mirent en place de grands programmes de construction afin de reloger la population le plus vite possible.

C'est à cette époque que commencèrent à apparaître de nombreux immeubles collectifs, construits rapidement et de manière standardisée. Ces bâtiments permettaient de loger un grand nombre de familles dans un temps relativement court. On vit également naître les premières cités d'habitation et les grands ensembles qui allaient transformer le paysage urbain de nombreuses villes.

En parallèle, des programmes de maisons individuelles furent aussi développés, notamment dans les zones rurales et à la périphérie des villes. Ces habitations, souvent simples mais fonctionnelles, offraient enfin à de nombreuses familles

un logement stable, avec un petit jardin et un espace de vie plus digne.

Cette période de reconstruction ne fut pas seulement une réponse à l'urgence. Elle marqua aussi le début d'une nouvelle organisation de l'urbanisme et du logement en France. L'État, les municipalités et les architectes collaborèrent pour imaginer des villes modernes, capables d'accueillir une population en pleine croissance.

Peu à peu, les villes détruites renaquirent de leurs ruines. Les grues, les chantiers et les ouvriers devinrent le symbole d'un pays qui tentait de se reconstruire, non seulement dans ses murs, mais aussi dans ses espoirs.

C'est dans ce contexte que certaines entreprises, comme les maisons Phénix, apparurent dès 1946, symboles d'une reconstruction rapide et standardisée. Il fallut pourtant près de douze années pour reconstruire les villes françaises et redonner une forme de stabilité au pays. Peu à peu, l'économie redémarra, portée par le travail acharné de ceux qui avaient participé à cette renaissance.

La France a fait appel à une main-d'œuvre étrangère pour se reconstruire après les épreuves de l'histoire.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Europe était en ruines. Les villes, les routes, les ponts et des milliers de logements devaient être reconstruits. La guerre avait décimé une partie de la population active, laissant derrière elle un immense chantier. Pour relever le pays, les gouvernements firent appel à une main-d'œuvre étrangère. Des hommes venus d'Italie, d'Espagne, du Portugal, de Pologne, puis d'Afrique du Nord participèrent à la reconstruction des logements, des usines et des infrastructures. Leur travail fut essentiel pour redonner vie à des villes dévastées et permettre à l'Europe de se relever peu à peu.

Parmi ceux qui répondirent à cet appel se trouvaient de nombreux Italiens. Car si la France pansait ses plaies, l'Italie, et plus particulièrement la Sicile, avait elle aussi été profondément meurtrie par la guerre.

Le soleil déclinait lentement sur un village sicilien, étirant les ombres des maisons de pierres sur la place poussiéreuse. Les bombardements, les combats et les privations avaient laissé des cicatrices profondes. Des quartiers entiers étaient en ruines, des familles pleuraient leurs disparus et la pauvreté, déjà présente avant le conflit, s'était encore aggravée. Les enfants grandissaient au milieu des décombres, jouant parfois sans le savoir près d'obus ou de mines restés enfouis, tandis que les adultes tentaient de reconstruire une vie avec les moyens du bord. Pour beaucoup, l'exil devenait alors le seul espoir d'offrir un avenir meilleur à leur famille.

Le travail se faisait rare, les récoltes ne suffisaient plus, et beaucoup d'hommes ne voyaient d'autre avenir que celui de l'exil.

Lorsque la France lança un vaste programme de reconstruction et fit appel à une main-d'œuvre étrangère, des milliers d'Italiens, parmi eux de nombreux Siciliens, répondirent à cet appel. Ils quittèrent leur famille, leur langue et leur terre natale avec l'espoir d'offrir un avenir meilleur aux leurs, emportant avec eux la nostalgie d'un pays qu'ils n'oublieraient jamais.

Mon grand-père était assis sur un vieux banc, les mains noueuses posées sur ses genoux, le regard perdu dans le lointain. Autour de lui, les conversations allaient bon train, mais ce jour-là, une rumeur circulait avec insistance.

Un homme du village, revenu récemment de la ville, parlait avec agitation.

— Ils cherchent des hommes... en France, dit-il d'une voix grave.

— En France ? répéta l'homme surpris.

— Oui... du travail. Beaucoup de travail. Ils reconstruisent tout... les villes, les routes... Ils manquent de bras.

Un silence tomba.

Mon grand-père releva lentement la tête.

— Et ils prennent des étrangers ? demanda-t-il, méfiant.

L'homme hocha la tête.

— Oui. Il y a des contrats. On peut partir... travailler là-bas. Gagner de l'argent. Envoyer de quoi faire vivre la famille.

Le cœur de mon grand-père se serra.

Il pensa à ses enfants, à la pauvreté qui pesait sur leur quotidien, aux repas trop simples, aux lendemains incertains.

Le 10 juillet 1943, l'histoire de la Sicile bascula brutalement. Ce jour-là, les forces anglo-saxonnes débarquèrent sur les côtes de l'île, notamment sur les plages de Pachino, dans le cadre de ce que l'on appelait **Opération Husky**.

L'ampleur de cette opération était considérable. Plus de cent soixante mille soldats furent mobilisés pour cette invasion, un chiffre impressionnant, supérieur même à celui engagé lors du célèbre **Débarquement de Normandie** qui aurait lieu l'année suivante.

Pour les habitants de Sicile, ce ne fut pas seulement une manœuvre militaire, mais un véritable choc.

Au lever du jour, le bruit des avions déchirait le ciel, les navires s'alignaient à l'horizon, et le fracas des bombardements venait briser le silence des villages. La peur s'installa instantanément dans les foyers.

Les familles, déjà fragilisées par des années de guerre et de privations, durent faire face à une nouvelle réalité : celle d'une île devenue champ de bataille. Les routes étaient dangereuses, les ressources rares, et l'avenir plus incertain que jamais.

Dans certains villages, les habitants fuyaient vers l'intérieur des terres, abandonnant derrière eux leurs maisons, leurs champs, et tout ce qu'ils avaient construit. D'autres restaient, par manque de moyens ou par attachement à leur terre, vivant dans l'angoisse permanente des combats et des bombardements.

Pour beaucoup, cet événement marqua le début d'un long chemin de difficultés.

Le travail se faisait rare, l'économie était à l'arrêt, et les familles peinaient à nourrir leurs enfants. Peu à peu, une idée s'imposa dans les esprits : partir loin.

Partir pour survivre.

Partir pour offrir un avenir différent à leurs enfants.

C'est dans ce contexte de guerre, de peur et de manque que naquit, pour de nombreuses familles siciliennes, le désir

et parfois la nécessité de quitter leur terre natale, laissant derrière elles leurs racines pour tenter de reconstruire une vie ailleurs.

Ce soir-là, dans la petite maison éclairée par une lampe vacillante, il en parla à ma grand-mère.

Elle l'écoula en silence, les mains crispées sur son tablier.

— Tu veux partir... murmura-t-elle, la voix tremblante.

Il baissa les yeux.

— Je ne veux pas... mais je crois que je n'ai plus le choix... ici... il n'y a plus rien pour nous...

Les mots restèrent suspendus dans l'air.

Elle sentit les larmes monter, mais les retint.

— Et nous ? Les enfants ? demanda-t-elle doucement.

Il s'approcha d'elle, posant ses mains sur les siennes.

— Justement... c'est pour vous.

Pour qu'ils mangent à leur faim...

Pour qu'ils aient une vie meilleure que la nôtre...

Un silence lourd s'installa, chargé d'amour et de peur mêlés.

— On dit que là-bas... reprit-il, la voix hésitante, on peut avoir une maison... du travail... peut-être même un avenir...

Ma grand-mère ferma les yeux un instant, laissant une larme couler sur sa joue.

— Et si on ne revient jamais ? murmura-t-elle.

Il inspira profondément.

— Alors... on construira notre vie là-bas... Mais je te le promets... on ne partira pas pour souffrir... On partira pour vivre.

Elle leva les yeux vers lui, bouleversée.

— J'ai peur... dit-elle dans un souffle.

Il la serra contre lui.

— Moi aussi...

Un long silence suivit, seulement troublé par le souffle du vent contre les volets.

Puis, dans ce moment suspendu, entre la peur et l'espoir, ils comprirent que leur vie allait basculer.

— Alors... on part ? demanda-t-elle enfin, la voix fragile mais déterminée.

Il hocha lentement la tête.

— Oui... On part. On en reparlera.

Et dans cette décision, à la fois déchirante et courageuse, ils venaient de semer les premières graines d'un avenir qu'ils ne connaissaient pas encore... mais qu'ils étaient prêts à affronter, ensemble.

Parmi ces hommes et ces femmes venus d'ailleurs, il y avait mes grands-parents. Ils ont quitté la Sicile, ce pays baigné de lumière mais assombri, à l'époque, par la pauvreté et le manque de perspectives. Là-bas, la vie était devenue chaque jour plus difficile. Le travail se faisait rare, les récoltes ne suffisaient plus à nourrir toute une famille, et les rêves d'avenir se heurtaient à une réalité implacable. On survivait plus qu'on ne vivait.

La Sicile qu'ils ont laissée derrière eux n'était pas seulement une terre, c'était aussi une part d'eux-mêmes. Alors ils ont pris une décision courageuse, presque douloureuse. Ils ont quitté leur pays natal avec peu de biens, mais avec la volonté farouche d'offrir un avenir meilleur à leurs enfants. Le départ n'était pas un choix guidé par l'envie d'aventure ; c'était une nécessité imposée par les circonstances. Derrière eux, ils laissaient la misère. Devant eux, il n'y avait que l'inconnu. La Sicile qu'ils ont laissée derrière eux n'était pas seulement une terre, c'était aussi une part d'eux-mêmes : une langue chantante, des coutumes profondément enracinées, des visages aimés, des paysages familiers baignés par la mer et le soleil. Partir signifiait abandonner les souvenirs d'enfance, les repas partagés sous le soleil brûlant, les ruelles animées du village où chacun connaissait l'autre. C'était dire au revoir à une mère, à un frère, à des amis, sans savoir s'ils les reverraient un jour. Mais rester, c'était accepter une vie sans horizon, sans espoir d'amélioration, condamner leurs enfants à la même lutte quotidienne.

Leur voyage ne fut pas seulement un déplacement géographique. Une décision lourde de conséquences qui allait bouleverser le cours de leur. Ce fut un choix déchirant, dicté

non par le désir de partir, mais par la nécessité de survivre et d'offrir un avenir à leurs enfants. Ils prirent cette décision en mesurant pleinement sa gravité. Quitter la Sicile, c'était abandonner leur terre natale, leurs souvenirs, leurs proches et une partie de leur identité. Ils ignoraient ce que l'avenir leur réservait, mais ils savaient qu'ils ne pouvaient plus rester. Comme tant d'autres familles italiennes, ils choisirent l'exil avec l'espoir de reconstruire leur vie en participant à la reconstruction d'un pays meurtri par la guerre existante et les arracher à tout ce qu'ils avaient connu jusque-là.

Ce choix ne fut ni rapide, ni facile. Pendant des nuits entières, ils parlèrent à voix basse, assis à la petite table de la cuisine, pesant chaque possibilité, imaginant l'avenir de leurs enfants, redoutant l'inconnu, mais redoutant encore davantage l'immobilité et la pauvreté qui semblaient désormais condamner leur terre natale.

Ce soir-là, toute la famille était réunie.

Les parents de mon grand-père Andriano étaient assis près de la table, fatigués par les années et les épreuves. Les frères et sœurs, serrés les uns contre les autres, parlaient à voix basse, comme si le silence lui-même avait pris place dans la maison.

Adriano se leva lentement.

Ma grand-mère resta assise, les mains nouées sur ses genoux.

— Papa... Maman... dit-il avec respect, la voix déjà tremblante. Nous devons vous parler...

La mère releva les yeux, inquiète.

— Qu'est-ce qu'il se passe, mon fils ?

Il échangea un regard avec la mère, puis se lança :

— Nous allons partir...

Un silence brutal s'abattit sur la pièce.

— Partir ? répéta son père, fronçant les sourcils.

— Où ça ?

— En France... répondit-il difficilement. Ils cherchent des ouvriers... il y a du travail...

Sa mère porta sa main à sa bouche.

— La France... si loin...